

Arthur Lovel dit à Clément Austin que le banquier était toujours à Maudeley, où le retenait prisonnier sa jambe cassée en voie de lente guérison.

M. Dunbar avait exprimé le désir de partir pour l'étranger malgré sa blessure, et n'avait renoncé à son projet de voyager n'importe comment, d'un endroit à un autre, que lorsqu'on lui avait déclaré qu'il pourrait rester boiteux toute sa vie s'il commettait une pareille imprudence.

"Soyez calme, soumettez-vous à toutes les nécessités de votre accident et vous serez bientôt guéri, avait dit le chirurgien à son malade. Si vous essayez de hâter l'œuvre de la nature, vous vous repentirez de votre impatience jusqu'à votre dernière heure."

Henri Dunbar s'était donc vu forcé de se soumettre aux décrets du sort et de rester couché jour et nuit sur son lit, dans sa chambre à tapis, regardant le feu ou la figure de son valet, allongé dans un grand fauteuil auprès du foyer, ou écoutant les cendres qui tombaient de la grille et le gémissement du vent d'hiver à travers les branches dénudées des ormeaux.

Le banquier se rétablissait de jour en jour, au dire d'Arthur Lovel. Ses domestiques pouvaient le transporter d'une chambre dans l'autre ; on avait fabriqué pour lui une paire de béquilles, mais il n'avait pas encore pu les essayer. Il était obligé de se contenter de rester assis dans un fauteuil, où on l'installait avec des couvertures et une peau de léopard sur les jambes. Aucun homme ne pouvait être plus complètement prisonnier que ne l'était devenu celui-ci par ce fatal accident de chemin de fer.

"La Providence l'a mis en mon pouvoir, dit Marguerite lorsque Clément lui répéta ce qu'il avait appris d'Arthur Lovel ; la Providence a mis cet homme en mon pouvoir, car il ne peut plus échapper, et, entouré de ses serviteurs, il n'osera pas refuser de me voir ; il ne sera certainement pas assez imprudent pour laisser percer la terreur que je lui inspire.

—Et s'il refuse ?

—S'il refuse ? j'inventerai quelque stratagème à l'aide duquel j'arriverai jusqu'à lui. Mais il ne refusera pas. En voyant que je suis assez résolue pour le suivre jusqu'ici, il ne refusera pas de me voir."

Cette conversation eut lieu pendant une courte promenade que firent les amants à la tombée de la nuit d'hiver, tandis que mistress Austin passait à côté du feu l'agréable demi-heure qui précéda le dîner.

#### XLV

##### CE QUI ARRIVA A MAUDELEY-ABBEY

Le lendemain de bonne heure Clément Austin se rendit à Maudeley-Abbey, pour y obtenir tous les renseignements qui devaient faciliter l'exécution du grand projet de Marguerite. Il s'arrêta à la porte de la loge principale. La femme qui la gardait était une vieille servante de la famille Dunbar, et avait connu Clément Austin au temps où Perceval Dunbar était encore en vie. Elle l'accueillit cordialement et il n'eût aucune difficulté de la faire causer au sujet de Henri Dunbar.

Elle lui raconta bien des choses. Elle lui dit que le maître actuel de Maudeley-Abbey n'avait jamais été aimé et ne le serait jamais ; car ses manières roides et réservées ressemblaient si peu à nature facile et affable de son père, que les gents établissaient constamment la comparaison entre le mort et le vivant.

Telle est, en quelques mots, la substance de ce que la bonne femme mit longtemps à raconter. Mistress Grumbleton donna à Clément toutes les informations qu'il voulait sur les mouvements journaliers du banquier à l'époque actuelle. Henri Dunbar avait en ce moment l'habitude de se lever vers deux heures de l'après-midi, et se faisait porter de sa chambre à coucher dans son salon, où il restait jusqu'à sept ou huit heures du soir. Il n'avait pas de visiteurs, excepté le chirurgien, M. Daphney, qui habitait l'abbaye, et un gentleman nommé Vernon qui avait acheté Vert-Cottage, auprès de Lisford, et qui était de temps en temps admis dans le salon de M. Dunbar.

C'était là tout ce que voulait savoir Clément Austin. Assurément il serait possible, avec un peu d'habileté, de prendre le banquier à l'improviste et d'amener l'entrevue si longtemps retardée entre lui et Marguerite Wilmot.

Clément retourna au *Grand-Cerf*, eut une courte conversation avec Marguerite et prit tous ses arrangements.

A quatre heures de l'après-midi, miss Wilmot et son prétendu quittèrent le *Grand-Cerf* en cabriolet, et, à cinq heures moins un quart, le véhicule s'arrêta aux portes de la loge.

"Je vais entrer dans la maison, dit Marguerite ; mon arrivée n'éveillera pas autant l'attention. Mais je puis être retenue pendant quelque temps, Clément. Je vous en prie, ne m'attendez pas. Votre chère mère s'alarmerait si vous étiez très longtemps absent. Retournez auprès d'elle et renvoyez-moi le cabriolet.

—Pas du tout, Marguerite. Je vous attendrai, si longue que soit votre entrevue. Croyez-vous que mon cœur ne soit pas aussi vivement intéressé que le vôtre à tout ce qui peut influencer sur votre destinée. Je n'irai pas avec vous dans l'abbaye, car il vaut tout autant que Henri Dunbar ignore ma présence dans le voisinage. Je vais me promener de long en large par ici et je vous attendrai.

—Mais il peut se faire que vous ayez longtemps à attendre, Clément.

—Peu importe. J'aurai de la patience et je ne me sens pas la force de m'en retourner à Shorncliffe en vous laissant ici, ma Marguerite."

Ils étaient debout devant les grandes grilles de fer au moment où Clément disait ceci. Il serra la main froide de Marguerite qu'il sentit glacée même à travers le gant qui la recouvrait, puis il sonna. Elle le regarda tandis que la porte s'ouvrait. Elle se tourna vers lui et lui lança un coup d'œil étrangement sérieux au moment de franchir la limite de l'habitation de Henri Dunbar, et ensuite elle s'achemina lentement le long de la grande avenue.

Ce dernier regard avait montré à Clément Austin une figure pâle et résolue, quelque chose comme la physionomie d'une belle et jeune martyre allant tranquillement au bûcher.

Il s'éloigna des portes et elles se fermèrent derrière lui avec un bruit retentissant. Ensuite, il revint sur ses pas et regarda la forme de Marguerite qui devenait de moins en moins visible au milieu des ombres du soir à mesure qu'elle approchait de l'abbaye. Une faible lueur rouge était projetée par le foyer sur l'allée carrossière qui passait devant les fenêtres des appartements de M. Dunbar, et il y avait un valet de pied qui prenait l'air sous le porche qu'éclairait la lampe suspendue dans le vestibule situé derrière le domestique.

"Je ne suppose pas que j'aurai bien longtemps à attendre ma pauvre chère aimée, se dit Clément en quittant les portes et arpentant avec rapidité le grand chemin. Henri Dunbar est un homme résolu. Il refusera de la voir aujourd'hui comme il a déjà refusé tant de fois."

Marguerite trouva le valet de pied adossé à l'un des piliers de porche gothique, et contemplant d'un air pensif, tout en maniant un curedent en or, la lueur décroissante du jour jaune et rouge derrière les troncs bruns des ormeaux.

La vue de la porte ouverte du vestibule et de ce valet de pied languissant qui flânait sous le porche, suggéra tout à coup une idée nouvelle à Marguerite Wilmot. Ne serait-il pas possible de passer sans bruit à côté de cet homme, et de se diriger vers les appartements de M. Dunbar sans être arrêtée ni questionnée ?

Clément lui avait montré du doigt les fenêtres des appartements occupés par le banquier. Ces appartements étaient à gauche en entrant dans le vestibule. Il ne lui serait pas impossible de découvrir la porte qui y menait. Il faisait sombre ; elle était très simplement vêtue et portait un chapeau de paille noire et un voile rabattu sur sa figure. A coup sûr elle pourrait tromper ce nonchalant valet en affectant d'être une habituée de la maison, dont le personnel était évidemment très nombreux.

Dans ce cas, elle n'avait certainement pas le droit de se présenter à la porte principale ; mais avant que le valet fût revenu de l'indignation produite par l'impertinence dont elle faisait preuve, elle glisserait rapidement devant lui et arriverait à la porte de ces appartements, où le banquier cachait lui et son crime.

Marguerite s'arrêta un moment dans l'avenue, épiançant l'occasion favorable pour faire cette tentative. Elle attendit cinq minutes environ.

La courbe que décrivait l'avenue la déroba presque complètement aux yeux du valet, qui ne dirigea pas ses regards vers l'endroit où elle était debout.

Une volée de grolles traversa tout à coup l'espace au-dessus de sa tête, criant et caquetant comme si elles eussent été une brigade de pompiers ornithologiques accourant pour éteindre les flammes de quelque gîte à grolles dans le lointain.

Le valet qui souffrait vivement de cette maladie, qui consiste à ne savoir que faire de sa personne, sortit du porche et se planta au milieu de l'allée carrossière en tournant le dos à Marguerite pour suivre de l'œil le vol des oiseaux.

Ce fut là l'occasion désirée. La jeune fille s'élança vers la porte avec légèreté, et son pas fit si peu de bruit sur le gravier de l'allée, que le valet n'entendit rien jusqu'au moment où elle atteignit le porche. Là, le bas de la robe de Marguerite, en frôlant les piliers, tira le flâneur de son espèce d'extase ou de rêverie.

Il pivota rapidement sur lui-même et regarda, tout étonné, la forme qui disparaissait sous le porche.

"Oh hé ! là-bas, jeune femme, s'écria-t-il sans bouger de son poste, où allez-vous ainsi ? Qu'est-ce que c'est que cette manière de pénétrer dans la maison par cette entrée ? Ne savez-vous donc pas quelle différence il y a entre le vestibule et la porte des domestiques ?"

Mais le languissant serviteur prêchait au vent. La main de Marguerite se posait sur le bouton massif de la porte ouvrant à gauche du vestibule, avant que le valet lui eût adressé sa dernière question.

Il écouta pour entendre les paroles d'excuses de la jeune femme ; mais, n'entendant rien, il en conclut qu'elle avait trouvé son chemin vers l'office, où elle avait probablement quelque chose à faire avec l'une des femmes employées dans la maison.

"Une couturière, je pense, dit le valet ; ces jeunes filles dépensent tous leurs gages à s'acheter de beaux falbalas, au lieu de se conduire comme de respectables femmes et d'économiser en attendant qu'elles puissent s'établir à leur compte avec un homme de leur choix."

Il bâilla et continua à regarder les grolles sans s'inquiéter plus longtemps de l'impertinente jeune personne, qui avait osé se présenter à la grande entrée.

Marguerite ouvrit la porte et entra dans la chambre située à côté du vestibule.

C'était un bel appartement rempli de livres du parquet au plafond ; mais il était complètement désert, et il n'y avait pas même de feu dans la grille. La jeune fille releva son voile et regarda autour d'elle. Elle était très pâle alors et tremblait violemment ; mais elle domina son imagination par un grand effort et elle s'achemina vers la chambre voisine.

La seconde chambre était vide comme la première, mais la porte qui la séparait de la troisième était toute grande ouverte, et Marguerite vit la lueur du foyer briller sur la tapisserie fanée, et se réfléchir sur l'ameublement en chêne poli. Elle entendit le bruit faible des cendres légères qui tombaient du foyer et le ronflement d'un chien.

Elle comprit que l'homme qu'elle avait cherché, et cherché si longtemps sans résultat, était dans cette chambre et seul, car il n'y avait aucun murmure de voix, aucun bruit dans l'appartement. Ce moment, que Marguerite Wilmot avait regardé comme la grande crise de sa vie, était enfin venu. Son courage l'abandonna tout à coup, et le cœur lui fit défaut sur le seuil même de cette chambre où elle allait se trouver face à face avec Henri Dunbar.

"Le meurtrier de mon père, songea-t-elle ; l'homme dont l'influence a gâté la vie de mon père et l'a fait ce qu'il était ; l'homme par la coupable insouciance du-